

Le dualisme ontologique de Storrs McCall

Storrs McCall, *A Model of the Universe*, New York, Oxford University Press, 1994

Serge Robert

Volume 22, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1995). Le dualisme ontologique de Storrs McCall / Storrs McCall, *A Model of the Universe*, New York, Oxford University Press, 1994. *Philosophiques*, 22(2), 467–472. <https://doi.org/10.7202/027347ar>

LE DUALISME ONTOLOGIQUE DE STORRS McCALL

par Serge Robert

1) Une théorie ontologique générale

Les empiristes logiques ont toujours soutenu que les problèmes ontologiques sont de pseudo-problèmes insolubles. Cette position concernant les expressions qui réfèrent à la nature des constituants de l'univers est liée à une autre conception empiriste, selon laquelle nous aurions un accès direct, indépendant de toute interprétation, aux événements observables. Or, maintenant que nous savons que le moindre énoncé observationnel est chargé de théorie, il devient tout à fait pensable de considérer les thèses ontologiques comme étant simplement plus construites que les énoncés observationnels, plus indirectement liées à l'expérience empirique que ces derniers et pouvant ainsi être porteuses de signification et relativement décidables. Dans cette optique, des théories métaphysiques peuvent s'avérer plus ou moins compatibles avec nos connaissances scientifiques et alors nous apparaître plus ou moins probables. C'est cette dernière thèse que défend Storrs McCall dans son livre, *A Model of the Universe*, lorsqu'il aborde le problème métaphysique de la structure de l'univers, et qu'il soutient qu'un modèle qui serait capable d'expliquer un grand nombre de phénomènes apparemment non reliés aurait une bonne probabilité d'être vrai (McCall, S., *A Model of the Universe*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 285).

En somme, en traduisant dans mon propre vocabulaire relatif aux degrés d'abstraction respectifs des niveaux du discours relativement à l'expérience, on peut dire que, de la même façon qu'une théorie scientifique doit rendre compte dans un système cohérent d'un certain nombre d'énoncés observationnels, un modèle ontologique doit à son tour, de façon cohérente, rendre compte d'un certain nombre de théories scientifiques et donner une solution rationnelle à plusieurs problèmes philosophiques. Dans cette perspective, une théorie ontologique sert d'interprétation sémantique d'arrière-fond à des théories scientifiques et à des thèses philosophiques.

Le modèle que McCall propose comme pouvant jouer un tel rôle est le suivant : l'univers serait comme un arbre dont chaque point serait un état spatio-temporel du monde, de sorte que le tronc serait le passé, la rencontre entre le tronc et les premières branches serait le présent et les différents faisceaux de branches formeraient le futur. Ainsi, tous les objets et événements du passé, du présent et du futur de l'univers appartiendraient à cet arbre. L'histoire de l'univers serait alors l'allongement continu du tronc par la perte

progressive de branches (ou émondage), par le passage progressif du futur dans le passé (*Ibid.*, chapitre 1). Comme la perte des branches se ferait au hasard, le modèle est résolument indéterministe.

Après avoir présenté son modèle de l'univers, McCall l'applique successivement aux problèmes de la nature du temps, de statut de la causalité, de l'interprétation de la mécanique quantique, des probabilités, des énoncés conditionnels (et en particulier des contrefactuels), de l'identité des individus à travers le temps et à travers les mondes possibles, des propriétés essentielles et de la décision humaine. Pour chacun de ces problèmes, l'auteur tente de démontrer les avantages de son modèle arborescent. Ce faisant, l'auteur témoigne d'une grande maîtrise de plusieurs problématiques philosophiques et fait découvrir au lecteur l'envergure considérable de son modèle. Sans faire le tour de tous les arguments avancés dans l'ouvrage, je vais néanmoins présenter et discuter certains d'entre eux.

2) Indéterminisme, lois, causalité et probabilité

Dans le modèle arborescent de McCall, le passé, en forme de tronc, est considéré comme entièrement déterminé, tandis que la conception du futur, avec tous ses embranchements, est indéterministe. McCall montre bien que cet indéterminisme n'est cependant pas incompatible avec la notion de loi scientifique. Une loi est alors considérée comme un modèle (pattern) de branchement (*Ibid.*, chapitre 3). Ainsi, on assiste à une loi absolue si, à partir d'un noeud, toutes les branches aboutissent au même résultat, ou, ce qui est plus souvent le cas, à une loi probabilitaire, si certaines branches arrivent à un certain résultat et d'autres à un résultat différent. La probabilité de la loi correspond alors dans le modèle arborescent à la proportionnalité de branches semblables relativement au nombre total de branches (*Ibid.*, chapitre 5). Une loi est donc une constance dans la proportionnalité de branches donnant le même résultat à partir d'un noeud donné.

Une première caractéristique découle de cette notion de loi, à savoir son réalisme. En effet, pour McCall, une loi est une uniformité inscrite dans le monde. Ainsi, une loi absolue serait une nécessité physique, de même qu'une loi probabilitaire ferait état d'une probabilité objective (*Ibid.*, chapitre 5). McCall voit cette possibilité de la nécessité physique comme venant à bout de la critique humienne de la causalité, de même qu'il considère son interprétation objectiviste de la probabilité comme préférable aux conceptions subjectivistes. Là-dessus, il faut dire que le subjectivisme inhérent à la critique humienne de la causalité et aux conceptions de la probabilité comme degré de confiance sont dépendantes d'une approche épistémologique des lois scientifiques. Selon cette approche épistémologique, la notion de loi est toujours considérée comme le résultat d'une activité psychologique d'interprétation de régularités perçues qu'on érige en lois, sans les garanties ontologiques requises pour ainsi faire. Le point de vue ontologique que McCall adopte d'entrée

de jeu ne doit pas alors être considéré comme un avantage sur un point de vue épistémologique, il n'est que différent et moins sceptique. Il traite de l'état possible du monde, indépendamment de notre mode d'accès à ce monde, tandis que la position épistémologique n'accepte de traiter du monde qu'à travers les limites de nos capacités cognitives.

La deuxième caractéristique de la notion de loi comme modèle de branchement est son historicité entropique. Comme les lois sont des modèles de branchement, elles ont été fixées lors des premiers événements de l'histoire de l'univers, quand ce dernier avait la forme d'un buisson, avant d'être un arbre. Ensuite, plus l'univers évolue, plus il y a émondage, plus le nombre de lois diminue, plus l'univers est déterminé. L'ensemble des lois scientifiques a donc une évolution entropique, et on s'étonne que McCall ne fasse pas de lien entre sa conception de l'évolution des lois scientifiques et le principe de l'entropie, au niveau macroscopique, comme il prend la peine d'associer son indéterminisme à la mécanique quantique, au niveau microscopique (*Ibid.*, chapitre 4).

3) Les énoncés conditionnels et les contrefactuels

La détermination de la valeur de vérité des énoncés conditionnels, et plus particulièrement des conditionnels contrefactuels (ceux dont l'antécédent est faux), est un problème logique difficile. Le modèle arborescent de McCall propose un traitement original pour ces énoncés, à partir de la distinction entre deux types de conditionnels et en opposant valeur de vérité et valeur de probabilité. Dans ce modèle, la valeur de probabilité d'une proposition dépend, comme on l'a vu, de la proportionnalité qu'on retrouve dans les branches ; par contre, sa valeur de vérité est déterminée par la perte de branches. En somme, liée au futur, la valeur de probabilité doit être opposée à la valeur de vérité, laquelle est, au contraire, associée au passé. Relativement à cette opposition, McCall doit distinguer deux types de conditionnels (A et B), dont les propriétés sémantiques vont diverger. Un énoncé conditionnel de type A, comme *If Hitler had invaded England in 1940, he would have won the war*, ne se comporte pas comme un conditionnel de type B, comme par exemple *If Shakespeare didn't write Hamlet, someone else did*. Un conditionnel de type A a une valeur de vérité si son antécédent est vrai, mais si son antécédent est faux, il n'a qu'une valeur de probabilité, sans valeur de vérité, et ce, peu importe le temps grammatical utilisé, et cette valeur de probabilité peut varier selon le temps, c'est-à-dire selon l'instant où la probabilité est évaluée. Ce qui distingue un conditionnel de type B est qu'il contient une assertion vraie (comme par exemple *someone wrote Hamlet*), d'où, il dépend de la perte de branches et non d'un modèle de branchement, et possède ainsi, contrairement à l'autre type, une valeur de vérité sans valeur de probabilité (*Ibid.*, chapitre 6).

Bien qu'ingénieuse, cette sémantique des énoncés conditionnels a le désavantage de faire des valeurs de probabilité autre chose qu'un élargissement

des valeurs de vérité classiques, en réduisant la notion de valeurs de vérité au « vrai » et au « faux » et en interdisant de faire de la logique classique un sous-ensemble de la logique probabilitaire. En dernière instance, cette opposition entre valeur de vérité et valeur de probabilité repose sur une autre opposition, pas plus naturelle d'ailleurs, entre passé et futur, opposition sur laquelle nous reviendrons plus loin.

4) Individus, identité et essentialisme

En ce qui concerne le statut ontologique de l'actuel et du possible, le modèle arborescent est nécessairement actualiste pour le passé et le présent et possibiliste en ce qui concerne l'avenir : il n'y a pas de passé et de présent possibles, ni de futur actuel. Comme David Lewis, McCall considère tous les futurs possibles comme réellement possibles, et non comme de simples alternatives conceptuelles dont seules quelques-unes deviendront réelles. Aussi peut-on dire que, comme celle de Lewis, l'ontologie de McCall est dispendieuse : elle ne rend compte des phénomènes qu'elle aborde qu'au prix de présumer d'une multitude de mondes futurs alternatifs. Cependant, contrairement à ce qui se passe chez Lewis, ces futurs possibles ne sont pas fermés sur eux-mêmes, avec chacun son actualité interne, ils sont plutôt tous en relation de continuité avec le présent, en étant rien de plus que possibles, mais néanmoins tous réels.

L'idée de continuité conduit à la composante temporelle de l'ontologie arborescente. Sur ce, on peut d'abord dire qu'à travers le temps, le nombre d'individus actuels (qu'on retrouve sur le tronc) augmente et que le nombre d'individus possibles (présents sur une ou plusieurs branches) diminue. L'identité d'un individu à travers le temps est assurée par la continuité temporelle qu'on retrouve dans la relation entre objets et événements. Les objets se distinguent des événements dans la mesure où les premiers ont des parties spatiales sans parties temporelles et, inversement, les événements ont des parties temporelles sans parties spatiales. Un individu est alors identique à lui-même à travers le temps ou à travers les mondes possibles, y compris de l'actuel aux différents possibles, par le maintien de certaines propriétés communes malgré les changements qu'il peut subir (*Ibid.*, chapitre 7). McCall s'insère donc entre le réalisme des mondes possibles incommunicables de Lewis, où l'identité d'un individu d'un monde à l'autre est impossible, et le conceptualisme des mondes possibles de Kripke, où l'identité d'un individu d'un monde à l'autre peut être tout simplement postulée. Pour McCall, les mondes possibles sont réels et l'identité entre mondes est possible et assurée par le maintien, dans une continuité temporelle, de propriétés permanentes.

Ces propriétés permanentes ne peuvent être autres que des propriétés essentielles, qui sont, pour McCall, les propriétés qu'un individu possède à tout instant, sur toutes les branches où il apparaît, comme ce serait le cas pour l'origine, le sortal de substance, certaines caractéristiques physiques...

(*Ibid.*, chapitre 8). Ainsi, solidaire de l'essentialisme de Kripke et Putnam, il considère que les espèces naturelles nous sont données plutôt que construites et qu'on peut y référer par des désignateurs rigides. Dans le modèle arborescent, une espèce est alors une forme de branchement (*branch shape*) (*Ibid.*, chapitre 8). Bien que le modèle arborescent puisse donner ainsi une assise ontologique à la notion d'espèce, il ouvre la porte à une confusion possible entre les notions de *branch shape* et de *branch pattern*. Aussi, dans la mesure où le livre de McCall ne donne aucune précision sur la différence entre ces deux notions, il ne permet pas de distinguer entre le concept de définition d'une espèce naturelle (*shape*) et le concept, bien différent, de loi scientifique (*pattern*)...

5) La décision et l'action humaine

À la fin de son ouvrage, McCall s'attaque finalement avec son modèle au problème de la compatibilité entre son indéterminisme et la décision humaine. Comme il soutient que la perte des branches se fait au hasard, il se trouve en tant qu'indéterministe dans la même situation que le déterministe pour tenter de rendre compte des décisions humaines. En effet, que tout soit le résultat de lois pré-établies ou que tout se passe au hasard, dans un cas comme dans l'autre, il ne semble pas il avoir place pour la décision humaine. McCall explique alors la décision humaine comme étant une succession de trois opérations que l'humain est en mesure d'exécuter : la représentation des alternatives dans les embranchements, l'évaluation des alternatives et le choix d'une branche. Par contre, contrairement à l'humain, une machine déterministe n'a pas de choix, tandis qu'une machine indéterministe n'a pas de raison pour son choix. Le choix humain est donc spécifique, en tant que basé sur des raisons. La décision est ainsi distincte du déterminisme et du hasard. Par conséquent, une partie de la perte des branches dans l'univers doit être expliquée par des explications intentionnelles, au-delà des explications causales probabilitaires (*Ibid.*, chapitre 9). Refuser les explications intentionnelles, comme c'est le cas dans le monisme anomal de Davidson, ne permettrait pas selon McCall de rendre compte de la possibilité de la faiblesse de la volonté (*weakness of the will*), phénomène qui se passe lorsque nous devrions rationnellement faire une chose et que nous décidons malgré tout d'en faire une autre. Du point de vue de McCall, la décision est première dans l'action humaine et c'est elle qui fonde la responsabilité morale.

6) La juxtaposition de deux mondes

À travers tous les problèmes abordés dans son livre, McCall déploie une ontologie de plus en plus dualiste, où un passé déterminé et actualisé peut se voir attribuer des valeurs de vérité, contrairement à un futur indéterminé et possible, qui ne peut recevoir que des valeurs de probabilité. Cette dualité peut difficilement tenir ensemble et soulève plusieurs questions, dont les

suivantes : 1) Comment le futur, en tant que catégorie ontologique totalement distincte du passé, peut-il, à l'occasion de la simple chute des branches au hasard, devenir totalement différent ? 2) En d'autres termes, comment une valeur de probabilité, qui n'aurait rien à voir avec une valeur de vérité, pourrait être remplacée par une telle valeur de vérité ? 3) S'il s'avérait qu'une loi marche à tout coup dans le futur, qu'elle apparaisse universelle, faudrait-il la considérer comme une part de passé dans le futur, comme un morceau de tronc dans le prisme des branches ? 4) Si une loi déterminait des événements futurs à partir d'événements passés, et s'avérait être ainsi plus qu'un modèle de branchement pour le futur, le dualisme ontologique présenté ici ne serait-il pas brisé ? Toutes mes questions tendent en fait à montrer que l'opposition entre les deux classes de catégories ontologiques identifiées plus haut ne m'apparaît pas aussi tranchée que McCall le soutient. Le passé et le futur sont probablement beaucoup plus entremêlés que le modèle ne prétend...

7) Le passage du temps, l'essentialisme, le probabilisme et le volontarisme comme liens entre le passé et le futur

En fait, le livre de McCall contient déjà indirectement des réponses aux questions précédentes, puisqu'il fait état de certains liens entre le passé et le futur. D'abord, la chute du futur dans le passé est assurée par le simple passage du temps. Inversement, le lien entre le passé et le futur est assuré, d'une part, pour les phénomènes naturels, par les propriétés essentielles des objets et par l'étalement temporel des événements dans lesquels les objets sont impliqués. C'est parce que des entités perdurent du présent vers le futur que des branches peuvent exister dans le noeud du présent, à la suite du passé, et constituer des lois probabilitaires. D'autre part, en ce qui concerne les actions humaines, c'est la capacité de décision qui relie par des raisons le futur au présent et, ainsi, au passé. L'ontologie arborescente de McCall est donc, en dernière instance un essentialisme et un volontarisme. Aussi, réussit-elle à réunir l'opposition du passé et du futur dans un tout consistant, dans un seul arbre de l'univers, mais à la condition de présumer que le monde est constitué d'objets porteurs de propriétés essentielles maintenues à travers le temps et de négliger les déterminations qui orientent l'existence humaine au profit d'une grande valorisation des capacités de la volonté.

Qu'on accepte ou pas l'ontologie de McCall dans *A Model of the Universe*, et on devinera que j'hésite à l'accepter, on doit cependant reconnaître deux qualités remarquables à cet ouvrage : il constitue l'exposé d'une ontologie originale qui tient compte de nombreux développements de la science et de la philosophie contemporaine et il réussit à intégrer dans un système philosophique bien articulé des thèses qui portent tout autant sur les fondements de l'action que sur les fondements de la connaissance.